

AVANT-PROPOS

L'idée fondamentale d'une éducation qui s'adresse aux jeunes est qu'une société se reconstruit à travers eux; par conséquent, le grand problème de la société est avant tout d'éduquer les jeunes (le contraire de ce qui se passe actuellement).

Toutes nos interventions ont pour thème principal cette éducation : comment nous éduquer? Comment se développe, et en quoi consiste l'éducation, une *éducation vraie*, c'est-à-dire qui correspond à l'homme? Une *éducation de l'homme* donc, de la dimension originelle qui est en nous et qui se décline de façon différente en chacun de nous, même si le cœur est substantiellement et fondamentalement toujours le même. De fait, dans la variété des expressions, des cultures et des habitudes, le cœur de l'homme est *un* : mon cœur est

ton cœur, et c'est le même cœur que celui d'une personne qui vit loin de nous, dans d'autres pays ou continents.

La première préoccupation d'une éducation vraie et adéquate est d'éduquer *le cœur de l'homme tel que Dieu l'a fait*. La morale n'est rien d'autre que la continuation de l'attitude avec laquelle Dieu, à l'origine, crée l'homme face à toutes les choses et dans son rapport avec elles.

Parmi tout ce qu'il faut dire sur l'éducation, nous insistons sur les trois points suivants :

1) Pour éduquer, il faut proposer le passé de *manière adéquate*. Sans cette proposition du passé, de la connaissance du passé, de la tradition, le jeune grandit de manière extravagante ou sceptique. Si personne ne lui propose de privilégier une hypothèse de travail, le jeune se l'invente, de manière extravagante, ou bien il devient sceptique, cela d'autant plus facilement qu'il ne fait même pas l'effort d'être cohérent avec l'hypothèse qu'il a choisie.

Dans *Réalité et jeunesse. Le défi*, j'ai écrit : « La tradition consciemment embrassée offre une totalité de regard sur la réalité, une hypothèse de signification, une image du destin. » On entre dans le monde avec une image du destin, avec une hypothèse de signification qui n'est pas encore formulée

dans des livres : c'est le cœur dont nous parlions plus haut. « De fait, – poursuit le texte – la tradition est comme une hypothèse de travail que la nature donne à l'homme en le jetant dans la confrontation avec toutes les choses ¹. »

2) Deuxième urgence : le passé ne peut être proposé aux jeunes que s'il est communiqué *dans un vécu présent* qui en souligne la correspondance avec les exigences ultimes du cœur, c'est-à-dire dans un vécu présent qui donne ses raisons. Seul ce vécu peut proposer, a le droit et le devoir de proposer la tradition, le passé. Mais si le passé n'apparaît pas, s'il n'est pas proposé dans un vécu présent qui essaie de donner ses raisons, on n'obtiendra pas non plus le troisième élément nécessaire à l'éducation : la critique.

3) La véritable éducation doit être une *éducation à la critique*.

Jusqu'à l'âge de dix ans (actuellement peut-être même plus tôt), l'enfant peut dire encore : « C'est ma maman, c'est la maîtresse qui l'a dit. » Pourquoi? Parce que, naturellement, celui qui aime un enfant lui met sur le dos, dans son sac, ce qu'il a vécu de mieux, le meilleur de ce qu'il a choisi dans

(1) Cf. L. GIUSSANI, *Realtà e giovinezza. La sfida*, SEI, Torino 1995, p. 165.

la vie. À un moment donné, pourtant, la nature donne à l'enfant, à celui qui était un enfant, l'instinct de prendre son sac et de le mettre sous ses yeux (en grec ce geste se dit *pro-ballo*, d'où dérive le français *problème*). Il faut donc que ce qu'on nous a dit devienne *problème*! Ce qui ne devient pas problème ne mûrira jamais et on l'abandonnera de façon irrationnelle ou bien on le gardera de façon tout aussi irrationnelle.

Une fois le sac devant soi, on va fouiller dedans. En grec toujours, « fouiller dans » se dit *krinein*, *krisis*, d'où dérive le mot « critique ». La critique consiste donc à se rendre compte des choses; le sens n'en est pas forcément négatif.

Le jeune fouille donc dans son sac et cette critique lui permet de comparer ce qu'il y trouve, c'est-à-dire ce que la tradition lui a mis sur le dos, avec les désirs de son cœur : de fait, l'ultime critère de jugement est en nous, sinon nous sommes aliénés. Et le critère ultime est le même pour chacun de nous : c'est une exigence de vrai, de beau, de bon. À travers toutes les différences possibles et imaginables par lesquelles l'imagination module ces exigences, celles-ci restent fondamentalement identiques dans leurs mouvements, même si elles auront des connotations différentes en fonction des circonstances de l'expérience.

Nous insistons particulièrement sur cette *édu-*

cation critique : le jeune reçoit le passé à travers un vécu présent qu'il rencontre, qui lui propose ce passé et lui en donne les raisons; mais il doit prendre ce passé et ces raisons, se les mettre sous les yeux et les comparer avec son cœur pour dire : « C'est vrai », « Ce n'est pas vrai », « Je doute ». Ainsi, avec l'aide d'une compagnie (sans cette compagnie l'homme est trop à la merci des tempêtes de son cœur, dans le sens mauvais et instinctif du terme), il peut dire « oui » ou « non ». C'est ainsi qu'il acquiert sa physionomie d'homme.

En vérité, nous avons eu trop peur de cette critique. Ou bien, celui qui n'en avait pas peur l'a appliquée sans savoir de quoi il s'agissait, et ne l'a pas bien appliquée. La critique a été réduite à son aspect négatif par le fait même qu'elle fait de quelque chose qui nous a été dit un problème. Lorsque je te dis quelque chose, le fait de se poser une question sur cette chose, de se demander « Est-ce vrai? », est devenu synonyme de doute. Cette confusion entre le doute et le problème est un désastre pour la conscience de la jeunesse.

Le doute est la fin d'une quête (provisoire ou non, je l'ignore), alors que le problème est une invitation à comprendre ce que j'ai sous les yeux, à découvrir un bien nouveau, une vérité nouvelle, c'est-à-dire à en retirer une satisfaction plus forte et plus mûre.

S'il manque un de ces facteurs : *tradition, vécu présent* qui propose et donne les raisons, *critique* – comme je remercie mon père de m'avoir habitué à demander les raisons de tout quand, chaque soir avant que je m'endorme, il me répétait : « Tu dois demander pourquoi. Interroge-toi sur le pourquoi ! » (il le disait pour d'autres raisons!) – sans ces facteurs, donc, le jeune est une frêle feuille loin de sa branche (« Où vas-tu ? » disait Leopardi²), victime du vent dominant, de son instabilité, victime de l'opinion publique créée par le pouvoir réel.

Nous voulons – c'est notre but – libérer les jeunes : libérer les jeunes de l'esclavage mental, du conformisme qui rend mentalement esclave des autres.

Dès la première heure d'enseignement, j'ai toujours répété : « Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne, mais pour vous enseigner une vraie méthode, qui vous permettra de juger ce que je vous dirai. Et ce que je vous dirai constitue une expérience issue d'un passé de 2000 ans. »

Le respect de cette méthode a, dès le début, caractérisé notre engagement éducatif, en indiquant

(2) Cf. G. LEOPARDI, « *Imitazione* », v.3, in *Cara beltà...*, BUR, Milan 2002, p. 113.

clairement son but : démontrer la pertinence de la foi face aux exigences de la vie. Par ma formation en famille et au séminaire d'abord, par ma méditation ensuite, j'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire ; à tel point que même la théologie a été pendant longtemps victime de cette crise.

Montrer que la foi correspond aux exigences de la vie et, par conséquent (ce « par conséquent » est important à mes yeux) démontrer la rationalité de la foi implique une conception précise de la rationalité. Dire que la foi exalte la rationalité signifie que la foi correspond aux exigences fondamentales et originelles du cœur de chaque homme. La Bible utilise le mot « cœur » au lieu du terme « rationalité ». La foi répond donc aux exigences originelles du cœur de l'homme, identiques chez tous : exigence du vrai, du beau, du bien, du juste (du juste!), d'amour, de satisfaction totale de soi qui – comme je le souligne souvent pour les jeunes – recouvre le même contenu que le mot « perfection » (*satisfacere, satisfieri*, en latin, est analogue au terme *perficere*, perfection : perfection et satisfaction sont une même chose, comme le bonheur et l'éternité).

Par rationalité, nous entendons donc le fait de correspondre aux exigences fondamentales du cœur humain, ces exigences fondamentales avec lesquelles l'homme – qu'il le veuille ou non, consciemment ou inconsciemment – juge tout, juge vraiment tout, de manière parfaite ou imparfaite.

C'est pourquoi donner les raisons de la foi signifie décrire toujours plus, de façon toujours plus ample et plus dense, les effets de la présence du Christ dans la vie authentique de l'Église, celle dont le pape à Rome est la « sentinelle ». Ce que la foi propose, par conséquent, c'est la transformation de la vie.

La faute consiste à concevoir, à proposer et à vivre la foi comme un préalable qui ne mène à rien, comme un préalable qui n'a rien à voir avec la vie. La vie : la vie, c'est aujourd'hui, car hier n'est plus et demain n'est pas encore. La vie, c'est aujourd'hui. J'ose dire aux jeunes que ce qui n'a rien à voir avec mon expérience d'aujourd'hui, mon expérience présente, n'existe pas, n'existe tout simplement pas. Par conséquent, un Dieu qui n'a rien à voir avec mon expérience présente, aujourd'hui, n'a rien à y voir du tout : il n'existe pas, c'est un Dieu qui n'existe pas, c'est un Christ qui n'existe pas, c'est un corps du Christ qui n'existe pas ; il peut être dans la tête des théologiens, mais pas en moi, il ne peut être en moi.

La séparation du ciel et de la terre est un délit qui a rendu le sens religieux, ou plutôt le sentiment religieux, vague, abstrait, comme un nuage qui court dans le ciel et soudain se dissout, se dégonfle et disparaît alors que la terre reste dominée, en dernier lieu, qu'on le veuille ou non, comme ce fut le cas avec Adam et Ève, par l'orgueil, l'affirmation de soi et la violence.

Elio Toaff, rabbin de Rome, écrivait récemment : « L'époque messianique est le contraire de ce que veut le christianisme : nous [les juifs], nous voulons ramener Dieu sur terre et non pas l'homme dans les cieux. Nous ne donnons pas le règne des cieux aux hommes mais nous voulons que Dieu revienne régner sur terre³. » Lorsque j'ai lu cela, j'ai sursauté ! Voilà exactement la caractéristique du charisme avec lequel nous avons perçu et ressenti le christianisme, car le christianisme est « Dieu sur terre » et notre œuvre, toute notre vie ont pour but la gloire du Christ, la gloire de l'homme Christ, de l'homme-Dieu Christ. La gloire du Christ est une chose temporelle, dans le temps, dans l'espace, dans l'histoire, en deçà de la dernière limite, car, pour l'au-delà, il pense lui-même à se glorifier : dans l'au-delà, sa gloire

(3) Cf. E. TOAFF – A. ELKANN, *Essere ebreo*, Bompiani, Milan 1994, p. 40.

coïncide avec l'éternité, mais ici-bas, si je ne le sers pas, sa gloire est amoindrie.

Quand j'étais au lycée et que j'écoutais mes pères spirituels (en particulier un certain père Motta, un vieux professeur), voici ce qui m'impressionnait le plus parmi tout ce qu'ils me disaient : « Si tu ne fais pas de sacrifices, si tu ne pries pas comme tu dois et que tu ne fais pas ton devoir, la gloire du Christ est amoindrie. » L'idée que je pouvais amoindrir la gloire du Christ m'humiliait ; ce qui veut dire qu'auparavant ils m'avaient déjà transmis leur expérience d'anciens, une expérience d'hommes mûrs et grands dans la foi, ils m'avaient déjà communiqué l'amour pour Jésus-Christ.

Dans le *Stabat Mater* de Dvorák, presque aussi beau que celui de Pergolèse, à un certain moment, la basse chante : « Fac ut ardeat cor meum, in amando Christum Deum ut sibi complaceam ⁴. » L'une des caractéristiques de ce *Stabat Mater* étant la répétition infinie des phrases, j'ai été frappé par cette strophe, car j'y ai vu ce qui me sépare douloureusement de la grande majorité de ceux qui m'entourent : « ut ardeat... », la totalité avec laquelle le Christ s'impose, au point de devenir la loi de l'action quotidienne. « Dans l'expérience d'un grand amour, écrit Romano Guardini, tout

(4) « Fais que mon âme brûle dans l'amour du Seigneur mon Dieu pour que je lui plaise. »

ce qui l'entoure devient événement ⁵. » Tout : qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, qu'une chose aille bien ou mal, le travail, la paix, la musique, la respiration, la maladie... tout ce qui l'entoure devient événement. Cette phrase est valable pour l'amour entre un homme et une femme, lorsqu'il est fort, sincère, transparent; elle est valable pour l'amour qu'on éprouve pour un ami : c'est la même chose. Si la foi définit l'engagement de Dieu envers l'homme maintenant – maintenant : l'homme maintenant! –, des phrases comme celle de Guardini se comprennent parfaitement.

Dans le deuxième chapitre de sa Lettre aux Galates, saint Paul écrit : « Ma vie présente dans la chair [la chair est ce qui est défini dans le temps et dans l'espace; elle est définie par ce qui est contingent], je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi ⁶. » Peut-on concevoir une foi en dehors de cette émotion qui naît dans une expérience présente (demain sera une expérience présente demain!)? C'est cette conviction qui nous a fait naître : on ne peut pas concevoir la foi autrement, elle serait absurde et il serait absurde d'y adhérer! Tous les amis qui me suivent sentent cela. Ils peuvent se tromper, être

(5) Cf. R. GUARDINI, *L'essenza del Cristianesimo*, Morcelliana, Brescia 1981, p. 12.

(6) Cf. Ga 2,20.

mille fois incohérents, être pécheurs comme moi ; mais la voie est celle-là.

Je me souviens de ma première heure d'enseignement au lycée ; c'était en 1^{ère}E au lycée Berchet. Au moment où j'allais monter sur l'estrade, une main se lève, au fond de la classe, sur la gauche (au dernier rang, tout au fond). Et j'ai pensé : « Mon Dieu, il y a déjà une difficulté avant de commencer ! » Je lui ai dit : « Parlez » (j'ai vu ensuite sur le cahier d'appel qu'il s'appelait Pavesi : quarante ans plus tard, je m'en souviens parfaitement !). « Monsieur le Professeur, il est inutile que vous veniez ici nous parler de religion, car pour parler il faut raisonner, vous devez utiliser la raison ; utiliser la raison pour parler de la foi est inutile, car il s'agit de deux courbes qui ne se rencontrent jamais : la raison peut dire une chose et la foi une autre. Ce sont deux mondes différents ! »

Piqué au vif par une question à laquelle, sincèrement, je ne m'attendais pas, je lui réponds : « Excusez-moi, qu'est-ce que la foi ? » Il regarde autour de lui ; ses camarades riaient bêtement. Je m'adresse alors rudement à toute la classe : « Qui d'entre vous sait ce qu'est la foi ? Qui peut me la décrire, définir, dire, comme vous voulez ? » Ils retrouvèrent leur sérieux et personne ne me répondit.

J'insistai et leur dis d'une voix plus forte :

« Dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'est la raison? »
Même scène. M'adressant alors à toute la classe :
« Qu'est-ce que la raison?! » Pas de réponse.

Je démarrai alors naturellement au quart de tour et dis : « Comment? Vous parlez de foi et de raison sans connaître la signification des mots que vous utilisez? Mais c'est une honte, ce n'est pas digne de vous! Vous êtes jeunes, vous devez entrer dans la vie avec clarté, sincérité; au sujet de ce que vous ne connaissez pas, vous devez dire : "Je ne sais pas", mais n'en parlez pas, ne jugez pas! » En sortant de la classe, je rencontrai le professeur de philosophie, un certain Miccinesi. Durant ce débat déjà, j'avais soupçonné qu'il était à l'origine de cette situation. Je lui dis : « Monsieur le Professeur, ces jeunes gens sont, sans le vouloir, un peu déloyaux car ils utilisent des mots dont ils ne connaissent pas le sens pour porter des jugements. » Il me demanda : « Au sujet de quoi? » et je lui racontai. « Ils ont raison », me fit-il. « Comment? Vous aussi? » Il me dit : « Le 2^e concile d'Orange stipule que la foi et la raison sont contraires l'une à l'autre. » « Écoutez, répondis-je, j'ai enseigné la théologie pendant quelques années, mais je ne me souviens vraiment pas d'avoir dû transmettre cette vérité aux séminaristes. Et même si je l'avais fait, je dirais maintenant que j'étais fou. Par contre, vous qui êtes historien, vous devez bien savoir que, selon

l'herméneutique historique, l'extrait d'un discours, une demi-page, doit être jugé, quant au sens des mots, à l'intérieur du type de conscience et de mentalité qui dominait à une certaine époque. » Je donnais souvent cet exemple à mes élèves : si je dis : « Il faut se coucher avec les poules », celui qui ne sait pas le français sera évidemment impressionné par mon conseil d'aller au lit avec les poules..., qui lui apparaîtra pour le moins bizarre. Mais un francophone sait qu'il s'agit d'une façon de parler. Je devais m'en aller, et toute la classe se pressait dans le couloir (si le directeur nous avait trouvés là, il nous aurait réprimandés!); j'ai alors dit au professeur (car je ne voulais pas m'en aller sans que mes élèves aient compris quelque chose, sans qu'ils aient retenu au moins une chose) : « Écoutez Monsieur, je jure que vous êtes devant moi : est-ce rationnel, oui ou non? » Et lui de répondre : « Oui, c'est évident pour vous. » « Je le jure, et avec la même certitude j'affirme que l'Amérique existe, bien que je ne l'aie jamais vue [je croyais alors que je n'y serais jamais allé; mais, par là suite j'y suis malheureusement allé souvent!]. Je vous dis maintenant que l'Amérique existe, en faisant abstraction du lendemain ou du surlendemain, du fait que je puisse y aller ou non. Selon vous, cette attitude est-elle rationnelle, oui ou non? » Comme Ugo Spirito dans un célèbre

dialogue avec Bontadini au Cercle San Fedele⁷, il préféra être cohérent avec lui-même et répondit : « Non, elle n'est pas rationnelle. » « Voilà, jeunes gens, m'exclamai-je : ce qui me différencie de votre professeur n'est pas le fait que je crois et que lui ne croit pas, que je crois et vous ne croyez pas, mais que j'ai un concept de raison qui fait que l'existence de l'Amérique est rationnellement préférable, que je peux rationnellement l'affirmer en ce moment. Lui non. Vous, donc, faites attention à votre professeur, poursuivis-je devant lui, faites attention, car il peut vous faire accepter un concept de raison selon lequel l'affirmation que l'Amérique existe sans qu'on l'ait vue n'est pas aussi rationnelle que l'est la présence de quelqu'un qui est sous nos yeux. Moi, je suis plus sûr de l'existence de l'Amérique que de la présence de votre professeur devant moi. » C'est ainsi que j'introduisis le concept de « certitude morale ».

Je veux souligner par là que si la foi n'avait rien à voir avec la rationalité, elle n'aurait rien à voir avec la vie, car la rationalité est le mode de vie caractéristique de l'homme.

Ce que j'ai dit est au centre de l'assise théorique du Mouvement que Dieu m'a donné la grâce de

(7) L'auteur fait ici allusion à un débat au cours d'un cycle de rencontres sur le thème « Liberté et valeur », tenu au Centre Culturel San Fedele à Milan les 12 et 13 mars 1959.

voir et qui tire son origine du goût de la rationalité, du goût d'une conception claire de la rationalité, du goût de la revivre continuellement dans l'acte que l'on accomplit. Nous sommes d'ailleurs assez seuls sur ce point, dans le monde culturel de l'époque et celui d'aujourd'hui : c'est comme si, entre une raison faible et le nihilisme contemporain, la force et la corporéité révélatrices du signe étaient réaffirmées. Il n'y a pas que la raison faible et le nihilisme : il y a ce phénomène mystérieux mais réel, dont on peut faire l'expérience, d'une réalité qui est le signe d'une autre réalité. La foi est l'exaltation du signe, de la valeur du signe. Ainsi, pour nous, la rationalité est devenue la recherche d'une manière authentique d'appréhender la réalité en jugeant les événements, en saisissant leur correspondance avec les exigences constitutives de notre âme, ou de notre cœur, comme dit la Bible. Nous prétendions ainsi traduire le vieil adage scolastique : la vérité est une « *adequatio rei et intellectus* ⁸ », une correspondance de l'objet à l'auto-conscience, à la conscience de soi, c'est-à-dire à la conscience des exigences qui constituent le cœur, qui constituent la personne, sans lesquelles elle ne serait rien !

C'est pourquoi la foi est proposée comme

(8) Cf. saint Thomas d'Aquin, *Summa Theologiae*, I, q.16, art.1.

la rationalité suprême. On peut critiquer cette phrase, ainsi exprimée, mais il faut comprendre ce qu'elle veut dire. La foi est proposée comme si elle était posée sur l'extrême sommet de la rationalité : quand notre nature humaine atteint son sommet dans l'examen d'une chose, dans le sentiment d'une chose, elle sent qu'il y a quelque chose d'autre. C'est ce qui définit l'idée du signe : notre nature sent que ce que nous vivons, que ce que nous avons entre les mains renvoie à autre chose. Nous l'avons appelé un « point de fuite » : c'est le point de fuite qui existe dans toute expérience humaine, c'est-à-dire un point qui ne ferme pas, mais renvoie. Voilà un autre concept fondamental de notre enseignement.

La foi est donc proposée comme la rationalité suprême, dans la mesure où la rencontre avec l'événement qui la véhicule engendre une expérience et une correspondance impensables pour l'homme.

Jean et André, quand ils sont allés chez Jésus, cet après-midi-là, et qu'ils sont restés pour le regarder parler, sont rentrés chez eux en disant : « Nous avons trouvé le Messie. » Le texte ne raconte pas ce qu'il avait dit ; qui sait ce qu'ils avaient compris de ce qu'il avait dit ! Mais il était évident que personne n'était comme cet homme, car il allait bien au-delà. Et c'est la question qu'ils lui ont posée quelque temps après, lorsqu'il a accompli le miracle

de calmer instantanément la tempête. Ses disciples (qui connaissaient son père, sa mère, ses frères, sa maison; ils savaient tout de lui car ils étaient très unis depuis plusieurs mois) se demandaient, effrayés : « Mais qui est cet homme? » Il y avait une telle disproportion entre ce qu'était cet homme et ce qu'ils pouvaient penser, imaginer, attendre, qu'ils n'arrivaient pas à s'en faire une raison : c'était au-delà de la raison. Voilà comment la foi naît en moi, en toi, en quiconque, avec la grâce de Dieu naturellement! Celle qui a manqué à mon grand « ami » des premières années : Leopardi, l'auteur que tous mes amis connaissent avec moi.

Je me souviens d'avoir eu la première intuition de tout cela en troisième année de collège; ce n'est pas le professeur qui me l'a expliqué, mais je l'ai compris en lisant la poésie de Leopardi *À sa dame*, quand il s'adresse, dans un hymne sublime, à la beauté, non pas la beauté incarnée par telle ou telle femme (parmi toutes ses maîtresses), mais la beauté avec un B majuscule, celle dont il dit : « Te contempler vivante désormais/je n'en ai plus l'espoir;/sinon quand seul et dénudé alors/par un nouveau chemin vers un lieu étrange/mon esprit s'en ira. Déjà à la première heure/de ma journée incertaine et sombre,/à toi, passante sur cette terre aride/je rêvai. Mais il n'y a rien en ce monde/qui te ressemble; et s'il en était une/qui le fût par les

traits, les gestes, la voix,/elle serait, pourtant si semblable, beaucoup moins belle. » « Sinon quand seul alors... », si j'allais dans un autre monde, sur une autre terre... J'ai compris en lisant cette poésie en troisième année du collège, au mois de mai de ma troisième année de collège, ce que Leopardi avait pressenti. De fait, l'hymne *À sa dame* se termine par cette strophe sublime : « Si tu es l'une/des idées éternelles [si tu es une des idées de Platon, ô beauté qui habite sur une étoile],... Ou si, dans les hauts cercles, une autre terre/parmi des mondes innombrables t'accueille/... D'ici où les années sont hostiles et brèves,/reçois ce chant d'un amant inconnu ⁹. » Quoi?! « Amant inconnu », à elle, présente parmi nous : la Beauté faite homme, chair – *chair!* – et inconnue de nous tous. Elle n'a pas dédaigné porter cette chair mortelle, mais elle a porté cette chair mortelle parmi nous, elle la porte parmi nous, et nous sommes loin d'elle. Bref, j'ai dit : « C'est le premier chapitre de saint Jean : "Le Verbe s'est fait chair ¹⁰". »

Ce fut le moment le plus décisif de ma vie culturelle. Je dis « culturelle », tant la foi a à voir avec la raison. Et à ce moment-là déjà, j'ai pressenti plus ou moins ce que je viens de dire : plus que toute

(9) G. LEOPARDI, « À sa dame », v.12-22, 45-55, in *Chants. Édition bilingue français-italien*, Flammarion, Paris 2005.

(10) Jn 1,14.

autre hypothèse, la foi répond aux exigences du cœur; c'est pourquoi elle est plus rationnelle que toute autre hypothèse rationnelle.

La foi est proposée comme la rationalité suprême dans la mesure où la rencontre avec l'événement qui la véhicule engendre une expérience et une correspondance impensées, impensables pour l'homme.

Par la suite, cette intuition de collégien s'est trouvée confirmée par la lecture de l'essai de Giulio Augusto Levi sur Leopardi ¹¹, au moment où je préparais mon bac. Imaginez ma surprise quand j'arrivai au chapitre où Levi fait de l'hymne *À sa dame* le point culminant de l'itinéraire de Leopardi, après lequel il devait redescendre vers *Le Genêt*. Le poète n'a pas su résister, il n'a eu personne autour de lui, aucune amitié, aucune compagnie pour le bousculer et le soutenir dans ce tout petit pas qu'il aurait dû faire : faire la comparaison avec le premier chapitre de saint Jean. Ce à quoi tu aspirais, cet hymne à la beauté que, enfant, tu espérais trouver sur les chemins de ce monde, cela a réellement eu lieu : c'est l'annonce chrétienne, c'est le message chrétien. Et le critique le plus célèbre de l'époque défendait cette interprétation.

Quand, récemment, un de nos amis alla inter-

(11) G. A. LEVI, *Giacomo Leopardi*, Principato, Messina 1931.

viewer la dernière descendante de Leopardi, celle-ci lui dit qu'elle ne voulait plus voir aucun critique ni journaliste, car personne ne comprenait Leopardi ; c'était la seule raison pour laquelle elle ne pouvait pas le recevoir. Alors qu'elle lui disait ces mots, il lui dit : « Sachez que j'ai lu Giulio Augusto Levi. » Elle s'arrêta, fit volte-face et lui dit : « Comment ? Vous êtes si jeune et vous avez lu Giulio Augusto Levi ? C'est la première fois que je l'entends citer : c'est le seul qui, sur ce point, l'a interprété de manière correcte ! »

Cela uniquement pour dire que nous ne sommes pas naïfs ; d'ailleurs, plus nous parlons, plus nous avançons en âge et plus nous avons de goût... Et plus la misère des hommes, de ceux qui ne savent pas, attriste notre cœur, et nous remercions Dieu avant tout pour notre mère, car sans elle l'Église ne serait pas arrivée jusqu'à nous.

« Ils ont entre eux un respect qui n'est pas concevable pour les autres », dit la *Lettre à Diognète*¹². Étymologiquement, « respect » veut dire regarder une chose en en fixant une autre, en la regardant du coin de l'œil : regarder tout ce qui existe en percevant la présence d'un autre, en regardant la présence d'un autre. En somme, quelqu'un peut être plein de fautes, d'erreurs, d'incohérences, mais

(12) Cf. *Lettre à Diognète*, PG2, 1167-1186.

sa vie de chrétien c'est la foi, et la foi c'est cela : la conscience d'une présence dans l'orbite de l'expérience présente, quelle qu'elle soit.

« Il y a un point d'arrivée, mais pas de chemin », disait Kafka ¹³. Et c'est un autre passage important. La foi est justement la voie vers ce que la raison cherche par-dessus tout. Que cherche la raison en dernier lieu, sinon le sens de la vie, le sens de l'existence, le sens de tout? Et toute la philosophie contemporaine se résigne à demander : y a-t-il un sens? Les trois cents personnes qui marchaient avec notre grand cardinal Martini représentaient trois cents religions différentes ¹⁴, mais toutes exprimaient la présence d'un sens (comme la phrase de Kafka), d'un sens qui existe, mais tellement mystérieux qu'on ne sait pas comment l'imaginer; il n'y a pas de chemin!

Il y a deux mille ans, le sens lui-même est venu parmi nous pour nous dire : « Je suis le chemin, la résurrection et la vie ¹⁵. » Dans l'histoire du monde, c'est le seul homme à avoir parlé ainsi!

Je me permets d'ajouter une seule et dernière

(13) Cf. F. KAFKA, propos rapportés par G. JANOUCH, *Conversations avec Kafka*, Paris, Les lettres nouvelles – Maurice Nadeau 1978. Cf. aussi « Gli otto quaderni in ottavo », in *Confessioni e Diari*, Mondadori, Milan 1972, p. 716.

(14) L'auteur fait allusion à la rencontre « Hommes et religions », tenue à Milan du 19 au 22 septembre 1993.

(15) Cf. Jn 14,6.

chose. L'événement dont parle la foi est un événement qu'il faut vivre, pas lire, ni discuter : un événement se vit, sinon notre manière de l'affronter n'est pas juste. Le grand exégète Heinrich Schlier disait, dans un livre célèbre : « Le sens ultime et caractéristique d'un événement, et par conséquent l'événement lui-même dans sa vérité, s'ouvre [c'est-à-dire se communique] seulement et toujours à une expérience qui s'abandonne à lui, et qui cherche à l'interpréter dans cet abandon ¹⁶. » « À une expérience » : un événement se révèle à celui qui participe à son expérience ; il se révèle seulement à une expérience vraie, si elle correspond à l'événement en question. L'événement en question, c'est Dieu qui s'est fait chair, homme, et qui est présent : « Je serai avec vous tous les jours ¹⁷. » Il est présent, il est présent tous les jours ! Il faut s'abandonner à ce message, et aborder l'expérience selon les connotations de ce message. Il a dit qu'il serait présent tous les jours dans la communauté des croyants, la communauté qui les réunit et qui fait d'eux son Corps mystérieux. Il faut que nous nous abandonnions à cette présence, que nous vivions notre vie à l'intérieur de cette présence, sous l'influence de

(16) Cf. H. SCHLIER, *Grundzüge einer paulinischen Theologie*, Herder, Freiburg 1978.

(17) Mt 28,20.

cette présence, jugée par cette présence, illuminée par cette présence, soutenue par cette présence.

Le christianisme est un événement : il faut lui soumettre la vie, toute la vie à chaque instant. De même que « dans l'expérience d'un grand amour, rappelait Guardini, tout ce qui l'entoure devient un événement », de la même façon, il faut soumettre toute l'histoire de notre vie à l'événement chrétien.

Je veux faire une remarque finale. Par sa nature même, une telle attitude est œcuménique. Premièrement, un concept de foi en rapport avec la raison comme celui que nous avons décrit (la foi comme réponse finale à ce que l'homme vit comme exigence suprême pour laquelle il est fait, et à laquelle la raison ne peut ni ne sait trouver de réponse; toutefois, si nous la suivons, la raison nous conduit au point où nous pensons : « Mais elle me renvoie à autre chose. Elle est donc un signe. Tout est signe de quelque chose d'autre! »); deuxièmement, l'idée que le christianisme est un événement (c'est pourquoi la grande loi pour comprendre la foi – puisque ce n'est ni une parole ni une pensée, mais la « déclaration » d'un événement, d'un avènement –, la loi, donc, c'est de participer à l'événement lui-même, selon nos moyens et en demandant à Dieu de nous en rendre capables) :

ces deux choses favorisent ce qui, actuellement, semble être le terme le plus important et le plus grave du problème religieux : « l'œcuménisme ».

Par nature, le christianisme est œcuménique et la foi chrétienne est œcuménique; en se prétendant vérité, non seulement elle n'a pas peur des rapprochements, mais surtout elle tire la vérité de chaque rencontre, ce qui lui appartient déjà, en construisant son visage dans l'histoire avec cette magnanimité qui considère la vraie dimension de tout ce qu'elle rencontre, l'exalte, dit si c'est juste, si c'est bon, si c'est vrai. Elle se construit avec tout ce qu'elle rencontre, sans rien exclure, sans rien juger : elle affirme ce qui lui a été donné, elle affirme ce qui est.

Par contre, celui qui est conscient de ne pas avoir la vérité, mais une image discutable de celle-ci, une opinion, celui-là ne peut que se défendre, ne peut que prendre une position défensive en abandonnant le reste, dans le meilleur des cas, à une tolérance. Nous avons l'habitude de chercher toute chose, *toute chose*, si infime que soit la part de bien en elle, pour l'exalter, la sentir fraternelle, compagne de voyage. C'est donc une étreinte universelle. C'est pour cela qu'on commence à se mettre ensemble. Le fait d'être ensemble, ce que commencent des jeunes en fondant une famille, c'est une étreinte qui se dilate, qui ne se referme

pas mais se dilate au monde entier; c'est une étreinte qui, par nature, souffre pour le monde, peine pour le monde, participe à la compassion du Christ sur la croix pour le monde, et perçoit la résurrection, la palpitation de la résurrection dans ce qu'il y a de bon, partout et en chacun.

« Veritas Domini manet in aeternum ¹⁸ » : ce qui est vrai demeure pour toujours. Voilà notre conception de l'œcuménisme, qui fait que nous nous sentons profondément les disciples du cardinal Martini, car c'est à cette magnanimité que nous rappelle tout ce qu'il dit. Mais aussi parce que notre conception de la culture est œcuménique. Les premiers chrétiens n'utilisaient pas le terme « culture »; ils ont commencé par utiliser cet autre terme : « oikoumene », œcuménisme. La culture est un point de départ à partir duquel on essaie d'expliquer tout le reste, comme on le peut, en construisant comme on le peut. Le principe qui nous permet de tout embrasser, l'origine de cette magnanimité, c'est Jésus-Christ présent parmi nous, Jésus-Christ expérimenté au milieu de nous : la foi.

Ainsi nous comprenons comment, à l'époque, la foi chrétienne est entrée dans le monde, un monde dominé par la *pax romana*, mais un monde

(18) « La parole du Seigneur demeure pour l'éternité » (1P 1,25).

où les hommes étaient éloignés les uns des autres, la loi des rapports humains étant la violence, une violence plus ou moins grande; le christianisme est arrivé en apportant l'*eirene*, la paix. Car Jésus-Christ est notre paix, et c'est ce à quoi nous aspirons le plus, comme promesse et anticipation. Promesse de l'éternel : la paix là où nous vivons ensemble.